

CD CLASSICA / PLAGE 10

LA VALEUR N'ATTEND POINT LE NOMBRE DES ANNÉES

Révéillé à 11, le pianiste de 27 ans a prouvé qu'il était davantage qu'un enfant prodige et possédait ce supplément d'âme qui transforme tout ce qu'il touche en or avec une infinie justesse. Ses Chopin sont des bijoux.

Disque après disque, le Britannique Benjamin Grosvenor s'impose comme un musicien d'envergure et comme un pianiste exceptionnel. Ses interprétations révèlent une personnalité singulièrement inclassable. Chez lui dans *Prélude, Choral et Fugue* de Franck, comme dans la *Rhapsody in Blue* de Gershwin, dans les scherzos de Chopin, comme dans *Gaspard de la nuit* de Ravel ou dans la *Partita n° 4* de Bach qu'il joue en public avec une verve et une justesse stylistique exemplaires, ce jeune musicien saisit l'essence même des œuvres, les recrée de façon scrupuleuse, tout en laissant passer quelque chose d'ineffable qui le distingue en tant qu'artiste unique, à la personnalité marquante et attachante. Et Grosvenor ne fait jamais le malin qui veut attirer l'attention en pliant les œuvres à ses démons. Il y a dans son style un équilibre miraculeux entre spontanéité et préméditation, entre le travail et l'oubli total de ce travail : la liberté créatrice caractéristique de ce jeune pianiste bien d'aujourd'hui était la marque de gloires du passé que notre époque admire toujours (Cortot, Rachmaninov, Haskil,

Novaes, Moiseiwitsch, Samson François, Hess et d'autres encore), car leurs interprétations nous parlent au présent. Les concertos de Chopin n'ont pas eu si souvent cette chance, si l'on rapporte les réussites au nombre colossal d'enregistrements publiés, ces dernières années tout particulièrement. Quand on écoute ce nouveau disque pour la première fois, on est frappé par deux choses : la prise de son est bonne, celle de l'orchestre comme celle du piano, et l'on est happé par un orchestre qui chante à tue-tête. Elim Chan articule, nuance, façonne le son, donne leur sens aux introductions, les fait aller de l'avant, comme si elles étaient des ouvertures d'opéras, fait entendre les quelques parties de vents qui chantent derrière le clavier – somptueux basson et cor. Le rideau se lève et le piano entre en scène : le décor est planté d'admirable façon.

RÉPARTIES ORCHESTRALES

La cheffe hongkongaise soutient son soliste, tisse avec lui un lien, un dialogue qui ne faiblit jamais en intensité, car tout le monde est concerné... ce qui n'est pas toujours le cas dans les enregistrements de ces œuvres où chef et orchestre semblent trop souvent s'ennuyer ferme. Et quel soliste ! Ils sont peu

nombreux, toutes générations confondues, à égaler le raffinement et le savoir-faire instrumental de Grosvenor dans ses œuvres. Sa technique dépasse de loin la seule virtuosité transcendante : de chaque trait, de chaque gamme ou arpège, de chaque avalanche de tierces, il fait de la musique, chante comme un belcantiste. Ses phrases sont lancées comme autant de flèches qui atteignent leur cible, avec une verve, une énergie, un sens du rebond, une élasticité qui fait oublier la barre de mesure, alors même que la pulsation est parfaite. Grosvenor joue Chopin comme il faudrait jouer Mozart. Il est la synthèse idéale – et ô combien personnelle – de Rubinstein, Samson François, Haskil, Freire, Lipatti, Novaes, Clidat et Zimerman (du temps où il était sous la houlette de Giulini plus que du temps où il se dirigeait du piano). Il est fiévreux dans les mouvements vifs qu'il fait chanter avec une jeunesse et une subtilité d'articulations et de nuances exemplaires. Il est rêveur et nostalgique dans les mouvements lents qu'il porte à un haut degré d'extase et d'intensité. Sa sonorité passe en un instant de la rondeur soyeuse, de la douceur murmurante à un caractère brillamment incisif. Et quelle jeunesse incroyable jusque

dans les réparties orchestrales ! Grosvenor prend et assume tous les risques pianistiques de façon conquérante et poétique, fait danser les finales « alla mazur » de façon irrésistible, sans l'ombre d'une fatigue physique ou spirituelle, comme s'il était aspiré par un tourbillon qu'il maîtrise pourtant avec l'intelligence des meilleurs interprètes de ces concertos dont il est, incontestablement. Il claque du talon, sans jamais bomber le torse de façon triviale. Chapeau bas, un génie. ♦

Alain Lompech



Frédéric Chopin

(1810-1849)

**Concertos pour piano et
orchestre n° 1 et 2**

Benjamin Grosvenor (piano),
Orchestre national royal
d'Écosse, dir. Elim Chan

Decca 485 0365, 2019, 1h11